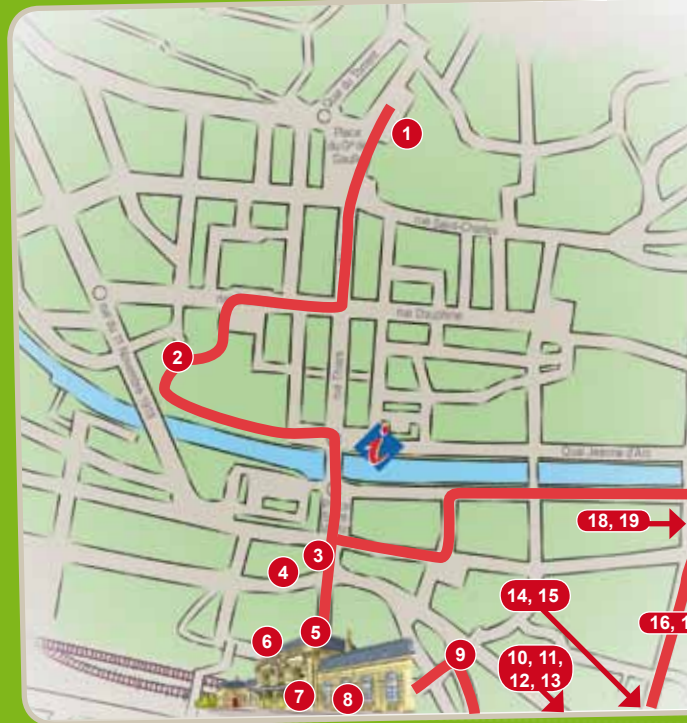




6

DÉCOUVERTES INSOLITES, PETITES HISTOIRES, LÉGENDES

Un détail, une curiosité, une anecdote : l'insolite est omniprésent sur une bâtisse ou au détour d'un chemin. Aigüisez votre regard en empruntant ce parcours. Vous découvrirez sûrement aussi, par vous-même, d'autres «petites merveilles» au hasard de vos sorties.



Merci de concilier la visite avec le respect des propriétés privées.

1 VIGNES SCULPTÉES

→ *place Monseigneur de Chaumont*
Devant l'église N.-D. de Gallée, le portail qui est à droite de la fontaine d'époque Renaissance comporte une clé, sur laquelle l'on distingue vigne et calice. Cette vigne rappelle le vin de l'Eucharistie. Autrefois, la vigne était cultivée dans les Vosges. Un lieu-dit de la ville nommé «la Vigne Henry» est situé non loin de là. Les chanoines possédaient toutefois des vignes en Alsace, mieux exposées. En face, à gauche, deux portails Renaissance en grès gris ont été intégrés à la cure et à la Maison des Œuvres. Ils font partie des rares témoignages des maisons des chanoines détruites en 1944.

2 LE FRONTON DE L'ANCIEN HÔTEL DE VILLE

→ *parc Jean-Mansuy*
Ce fronton en grès sculpté provient de l'hôtel de ville détruit en 1944. Lire également le circuit n°1.

3 LA BRASSERIE ALSACIENNE

→ *place Saint-Martin*
L'édifice qui abrite le restaurant «le

Saint-Martin» n'a rien d'alsacien (hormis le colombage peint dans les années 1920) ; elle est caractéristique des maisons construites au XIX^e siècle : fenêtres cintrées, chaînage d'angle... Au-dessus de la porte, la niche n'abrite plus de saint.

4 CLÉ AVEC CADUCÉE

→ *8, rue de la Balle*
Cette clé de porte de 1787, ornée d'un caducée et d'un décor (guirlande, vase surmonté d'une flamme), est de style Louis XVI. A cet endroit, du Moyen Age au début des années 1720, était situé un hôpital.

5 L'EX-NOUVEL HÔTEL

→ *10, rue Gambetta*



Cette bâtisse, qui fut un hôtel, présente une façade à fortes réminiscences «romanes» par ses courtes colonnes flanquant les fenêtres. Chapiteaux à décor de

vignes ainsi que le dessus des clés de fenêtres, le cintre de la porte et la partie soulignant le balconnet du 2^e étage ; grilles. Les propriétaires, originaires d'Alsace, l'ont fait édifier dans les années 1920.

6 BONBONNES ET ABEILLE

→ *29, rue de la Gare*

A l'entrée de l'entrepôt du n°29, remarquer le décor de grandes bouteilles métalliques ayant contenu de l'air liquide. Au n°25, noter l'enseigne peinte au nom de l'«Abeille déodatienne». Cette chaîne de magasins disposait de nombreuses succursales dans les différents quartiers de la ville. Le dépôt de l'«Abeille» à la gare de marchandises servit à une filière de passeurs pendant la Seconde Guerre mondiale.

7 LA GARE

→ *place Pierre Sémard*

Cet édifice remplaça une première gare, plus petite, construite à l'arrivée du chemin de fer, en 1864. Inaugurée en 1904, la gare actuelle était l'une des plus belles du réseau des Chemins de fers de l'Est. Monumentale, s'inspirant du baroque, elle est l'œuvre de l'architecte Paul-Adrien Goupy. Le décor est en osmose avec le

développement industriel de la cité. Des cornes d'abondance flanquent le cartel «rocaïlle» de l'horloge. Le fronton coupé à enrroulements laisse place au centre aux armoiries de la cité, surmontées d'une tour crénelée (symbole du statut de ville très en vogue aux XVIII^e et XIX^e siècles).



8 RÉFÉRENCES MÉDIÉVALES

→ *7, rue de la Gare*

A l'arrière, la tour au toit en poivrière (se décaler vers la droite pour l'apercevoir) rappelle les châteaux médiévaux. Fenêtres en accolade et relief représentant des griffons à la queue en rinceaux inspirés par le style Louis XII (entre gothique et Renaissance). Poutres supportant la toiture en auvent. Maison de style «éclectique» très en vogue au XIX^e siècle jusqu'au début du XIX^e siècle.

9 UNE FLAMANDE

→ 10, rue d'Alsace

Avant de monter le pont, observer sur le toit du n°10 de la rue d'Alsace. Une cage en verre dépasse des toits : c'est une flamande, destinée à éclairer les pièces borgnes des maisons.

10 L'ÉCOLE CLÉMENCET

→ 9, rue de Foucharupt

L'imposante école maternelle Clémencet (1908-10) édifée par l'architecte Carriage est la plus belle de la ville. Ce vaste «château» s'inspire de l'art gothique avec ses pignons-gâbles surmontés de hauts fleurons. Au pays de Jules Ferry (voir le circuit n°2), fut élevé un véritable palais dédié à l'instruction des enfants.

11 LA GENDARMERIE

→ 26, rue de Foucharupt

Haut bâtiment de style classique, portail monumental avec œil-de-bœuf surmonté d'un casque (1925). Feuilles de chêne dans le fronton coupé, enroulements de rocaille («cuirs»), faisceaux de part et d'autre de la porte, inspirés par l'art de la Révolution française.

12 MONUMENT À LA 103^E DI

→ square de la 103^e Division d'Infanterie US

Orné d'un cactus, cet obélisque trapu (1992) rend hommage aux soldats (les «Cactus men») qui libérèrent Saint-Dié-des-Vosges le 23 novembre 1944. Lire également le circuit n°7.

13 GROTTÉ DE LOURDES

→ rue de la Grotte



De cette reproduction de la grotte de Lourdes (voir également le circuit n°3), l'on aperçoit en contrebas l'ancien grand séminaire, vaste quadrilatère construit en 1834-40, avec chapelle (achevée en 1849). En face, belle maison à fronton en bois déchiqueté de rinceaux et aux lambrequins en bois déchiqueté soulignant la toiture. Ce quartier est aussi connu sous le nom «de la

Glacière», car on y conservait de la glace pour rafraîchir les beaux jours.

14 ATELIER DE FABRICATION D'AVIONS

→ 85, rue d'Alsace

À l'arrière de ce bâtiment, les Ateliers Vosgiens de Construction d'Aéroplanes, qui s'appelèrent aussi Ateliers Vosgiens d'Industrie Aéronautique (AVIA), produisaient des avions en 1909.

15 DÉTAILS DE MAISONS

→ rue d'Alsace

Au n°79, auvent retroussé soutenu par des volutes de fer forgé, quatre vitraux de Jacques Gruber. Au n°77, hautes clés des fenêtres d'inspiration Art nouveau. Au n°63, haute maison datée de 1907 avec, sur le pan coupé entre les deux façades perpendiculaires, une fenêtre néo-baroque ; grille du balcon. Au n°78, au niveau du trottoir, sur le pilier portant le n° de l'immeuble, disque de fonte indiquant l'altitude à cet endroit (345,5 m). Au n°76, vierge au manteau en céramique à gauche de l'entrée ; au Moyen Age, religieux, nobles et bourgeois se blottissaient sous le manteau et sous la protection de Notre Dame, dans cette version moderne seul subsiste l'ample

manteau. Au n°55, belle girouette moderne. Au n°74, à l'arrière de l'immeuble moderne «Aston villa», maison à demi-croupe proche des fermes traditionnelles de la région.



16 ANCIENNE ÉCOLE

→ 13, rue du 10^e BCP

Ancienne école à pavillons d'angle construite entre 1883 et 1887, typique des écoles urbaines de l'époque de Jules Ferry. L'école primaire fut en fonction sur ce site jusqu'en 1972, date d'entrée en fonction de l'école Vincent-Auriol non loin de là. Le réaménagement récent (2007) du corps de bâtiment de façade s'est accompagné de la disparition des ailes latérales. L'actuel hall d'entrée vitré était un porche qui donnait sur la cour d'école. Noter le disque de bronze situé sur le jambage de gauche de cette porte, qui indique l'altitude (343,8 m).

17 DÉTAILS DE MAISONS

→ *rue du 10^e BCP*

Au n°23, corps de bâtiment abritant l'escalier intérieur constitué de briques et d'enduits alternés et éclairé de deux hautes fenêtres, auvent et rampes de l'escalier extérieur en fer forgé. Au n°4, grand immeuble balcons galbés et aux appuis de fenêtre en fonte qui comportent quelques accents Art Nouveau, loggias en bois superposées au centre, croix de Lorraine et chiffre 150 peints : ce vestige de la Seconde Guerre mondiale rappelle qu'en ce lieu un abri pouvait accueillir 150 personnes.



18 USINE GANTOIS

→ *25, rue des Quatre Frères Mougéotte*

Sur ce bâtiment des usines Gantois (1935-36), entreprise spécialisée dans le métal tissé et perforé, la tour d'angle est décorée d'un rhinocéros,

œuvre d'Emile Surmely (1936). Emblème de la société, l'animal exotique, qui s'exprime dans la devise «ma corne s'y brise», symbolise la qualité des grillages Gantois (produit historique de la firme).



19 LA VANNE DE PIERRE

→ *quai de la Résistance / rue du 12^e R.A. prolongée*

Cette retenue d'eau marquait le début d'un canal qui alimentait en eau tout un quartier industriel en rive droite de la Meurthe. La cascade, située à proximité du camping, est un agréable but de promenade. La passerelle a été refaite en 1997.

PETITES HISTOIRES DE RUES

▲ Le bois de Gratin

Ce coteau boisé, appelé bois de Gratin (ou Gratain) en référence au hameau de Gratin vers lequel conduit la route située en contrebas, fut planté en 1820 par M. Thomas, alors président du Tribunal, sur un terrain

tellement inculte que les habitants, désespérant d'y voir grandir les plantations, l'appelaient «la Folie Thomas». La Ville l'acheta ensuite et en fit une promenade. Le chemin qui menait à l'entrée de ce bois est devenue rue Thurin, en souvenir d'un legs important fait à l'hôpital par Auguste Thurin, notaire.

▲ Rue Dauphine

Cette rue s'appelait «rue des Corratiers» en 1345, «rue des Corvisiers» en 1349, c'est-à-dire des Tanneurs (du latin «Corarius» qui signifie «qui prépare les peaux et les cuirs»). A plusieurs époques furent retrouvés, en creusant des fondations dans cette rue, des fosses de tanneurs dont les cuves en chêne étaient bien conservées. Une fontaine, qui se trouvait alors au bout de cette rue (qui était plus courte et obliquait vers la rue de l'Orient), prit le nom de fontaine Dauphine lors de la naissance en 1661 du Grand Dauphin de France (fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche).

▲ Rue Pierre Evrat

Avant-guerre, cette rue s'appelait la rue Haute. Depuis le quartier canonial, elle était la voie d'accès à Raon-l'Étape, puis Lunéville et Nancy. Après l'incendie de 1757, la reconstruction de la ville vit la

création de la rue Stanislas actuelle qui fit déboucher l'axe venant de la cité ducale sur la rue Thiers, et non plus sur le quartier des chanoines, ce qui permit au duc de Lorraine Stanislas d'asseoir son pouvoir sur la ville. Sur la rue Haute, des maisons avaient été bâties dès le XV^e siècle, sur des terrains communaux : en échange, chaque propriétaire devait amener un chapon au chapitre en guise de «cens» (impôt).

▲ Rue Saint-Charles

Cette rue est située sur un ancien bras de la rivière la Meurthe. Son nom vient du fait que la chapelle de l'hôpital situé au bout de la rue (*voir le circuit n°1*) était dédiée à ce saint milanais qui était aussi le doyen du chapitre Charles d'Autriche qui en éleva le bâtiment principal en 1720. L'escalier de cette rue autrefois «Degreis de la cure» appartenait en 1777 à M. de Seichamps, grand chantre. On fit appel à des sœurs de la congrégation Saint-Charles de Nancy pour soigner les malades et gérer l'hôpital.

▲ Rue Thiers

Cette rue était autrefois partagée en deux seigneuries par un ruisseau. L'existence de cet axe remonte à la création de la ville au VII^e siècle. Au XIII^e siècle, la construction de

murailles autour de la ville médiévale à la demande du chapitre de l'Église déodatienne, financées par le duc de Lorraine, permit à ce dernier de s'octroyer en échange la partie ouest de la rue (la partie est appartenant au chapitre). Le côté ouest avait un privilège : on pouvait s'y amuser, chanter, danser et boire, alors que cela était défendu de l'autre côté ! Bordée de maisons d'époques médiévale et Renaissance, et dotée en son entrée de la « grande porte » (tour-porche) débouchant sur le pont traversant la Meurthe, cette grande rue fut presque entièrement détruite en 1757 par un incendie accidentel qui prit naissance dans l'atelier du fondeur de cloches Nicolas Ferry. Reconstituée par l'architecte Jean-Jacques Baligan sur un plan rectiligne et dans un style homogène, le ruisseau fut alors supprimé. Elle prit le nom de « rue royale », puis « grand'rue » après la Révolution, et enfin « rue Thiers » en 1883.

▲ Quai du Torrent

Avant que le ruisseau le Robache ne soit recouvert devant l'usine Claude & Duval, ce qui est aujourd'hui une rue était un quai, d'où son nom. Ce lieu abritait le couvent des béguines qui y menaient grande vie près du chapitre, si bien que Simon de Parroy, chantre, légua sa jument

noire à Ysaibelais (béguine) en 1291.



LÉGENDES

▲ La roche du Chariot

À environ 1 200 m de la roche du Sapin Sec (point culminant de l'Ormont à 899 m), sur la crête nord de ce massif, deux pierres plates, longues et épaisses forment comme les ridelles d'un chariot. Distantes l'une de l'autre de 0,70 m à la base, elles le sont de 2,20 m au sommet.

À cet ensemble gréseux se rattache une vieille légende. Selon elle, jadis, en ces lieux, se trouvait un lac au sein duquel de puissants esprits des eaux cachaient de fabuleux trésors. Près de la rive, le timon d'un chariot plein d'or émergeait des flots. On ne savait ni pourquoi ni comment le char et son trésor étaient là, mais on racontait que ces richesses appartiendraient à celui qui réussirait à les amener sur la terre ferme en se conformant à deux conditions : faire tirer le chariot par une paire de bœufs blancs et

ne préférer aucun juron pendant l'entreprise. Un paysan de Robache voulut, un jour, tenter sa chance : il attela ses deux magnifiques bœufs blancs au timon, fit claquer son fouet, encouragea paisiblement ses bêtes à l'effort. Rapidement, on aperçut une partie du véhicule, puis on le vit tout entier. Déjà ses roues avant abordaient la rive. L'homme jubilait, se croyait déjà riche, quand ses bœufs vinrent à faiblir. Au lieu de les laisser se reposer un instant, il s'irrita, les flagella cruellement ; puis il perdit complètement la tête et lança un juron retentissant. Aussitôt, comme attiré par une force extraordinaire, le chariot recula, s'enfonça irrémédiablement dans l'eau, entraînant avec lui les deux pauvres bœufs. Depuis, le lac s'est asséché et a disparu. Il ne reste plus que le chariot, qui peu à peu s'est pétrifié.



▲ La Chaise du Roi ou roche du Pas de l'Ane

Sur la pente sud-est du massif de la Madeleine, se trouve une énorme roche, haute de vingt mètres, large de quarante à la base, et percée comme un fromage d'Emmenthal. Cette roche est appelée « la Chaise du Roi », en souvenir, selon la légende, de Charlemagne qui s'y serait assis lors d'une chasse à l'aurochs, est appelée aussi roche du Pas de l'Ane, lequel est l'objet de la légende suivante.

Jadis, dit-on, un ermite vivait près de cet endroit, dans l'ermitage de la Solitude, qu'avait occupé le sinistre Mathieu de Lorraine, une fois qu'on l'eût forcé à abandonner son château de Clermont. Si le criminel est attiré sur les lieux de son forfait, le diable, lui, revient souvent hanter les endroits où il a eu du succès. L'ermite possédait un âne dont il ne se séparait jamais, si bien qu'on ne pouvait voir l'un sans l'autre. Malgré toutes ses alléchantes tentations, le Malin ne parvenait pas à corrompre l'ermite : en désespoir de cause, il essaya de corrompre l'âne. Fatigué de voir le diable tourner sans cesse autour de lui et de son maître, le baudet finit, en guise de réponse, par décocher à l'importun une ruade si foudroyante que la marque de ses fers de devant resta gravée dans la pierre !